

P O L A R

AHMED
TIAB



Adieu Oran

 *l'aube*
NOIRE

ADIEU ORAN

La collection *L'Aube noire*
est dirigée par Manon Viard

© Éditions de l'Aube, 2019
www.editionsdelaube.com

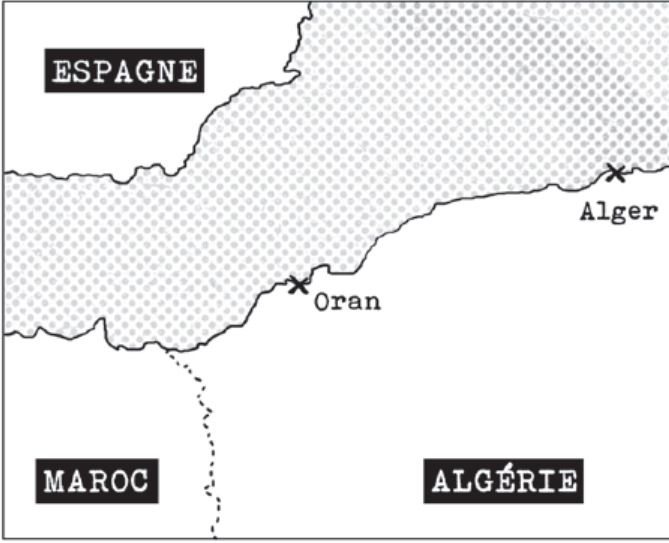
ISBN 978-2-8159-3191-5

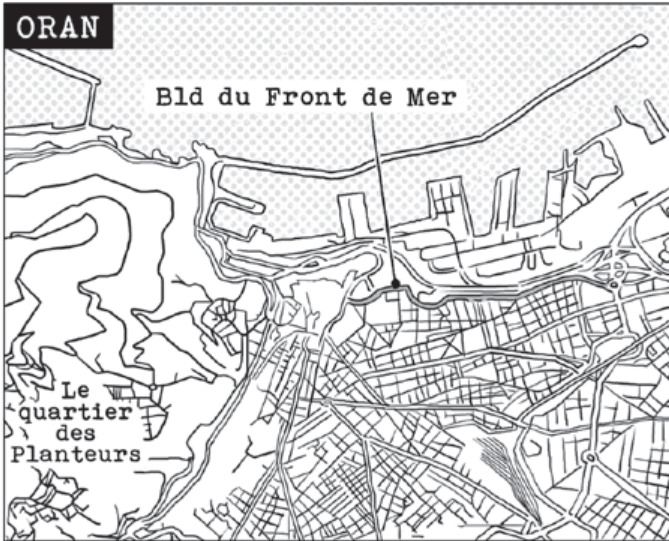
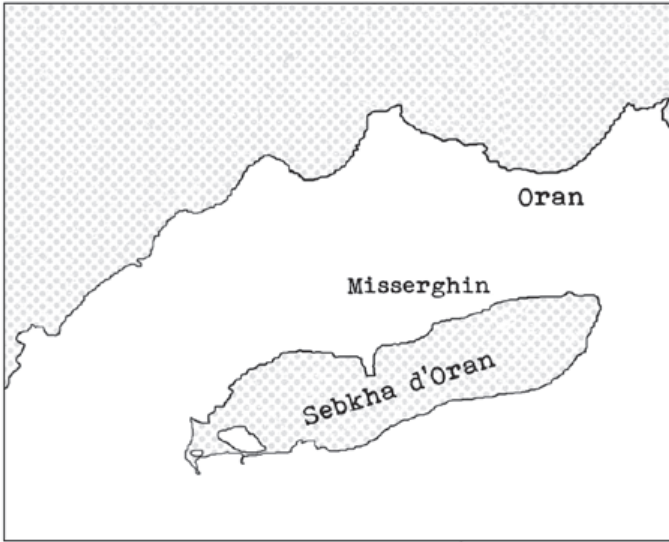
Ahmed Tiab

Adieu Oran

roman

éditions de l'aube





DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE FRANÇAIS DE ROSEVILLE, 2015 ; l'Aube noire poche, 2017

LE DÉSERT OU LA MER, 2016 ; l'Aube noire poche, 2017

GYMNOPÉDIE POUR UNE DISPARUE, 2017 ; puis, sous le titre

MORTELLES FRATRIES, l'Aube noire poche, 2019

POUR DONNER LA MORT, TAPEZ 1, 2018

*À Lou
À François
À Isabelle
À tous ceux qui font du présent
une montagne d'amour infranchissable.*

Prologue

Le type n'avait pas senti la femme entrer dans le local qui puait la colle et la sciure de bois. Elle se faufila derrière lui puis s'accroupit dans un geste familier et souple qu'elle avait fait des milliers de fois. Elle replia les jambes lentement en glissant le dos le long du mur jusqu'à se bloquer comme au-dessus d'un tabouret invisible. Son corps était entièrement enveloppé par un *haïk*¹ traditionnel de couleur crème, de sorte que nul ne pouvait deviner sa physionomie. Était-elle vieille ? Était-elle jeune ? Aucune forme ne trahissait l'âge que pouvait avoir son corps. Sa tête était recouverte par un pan de l'ample morceau d'étoffe qui se refermait sur son visage en dessinant un triangle sombre. Un trou noir d'où s'était échappée son âme depuis des lustres, un abîme où s'était engouffré son regard, enfoui à jamais, soustrait à celui des hommes. Elle ne faisait aucun bruit. Ne parlait pas. D'ailleurs nul n'avait entendu le son de sa voix. Elle semblait regarder au loin, détachée de la scène qui se tramait pourtant si près d'elle. Sûre de son dénouement fatal puisqu'elle était là, ombre de la mort, envoyée par celle-ci pour semer la fin des êtres.

1. Vêtement féminin sous forme de large étoffe rectangulaire, porté dans la rue.

Le type, corpulent et gauche, était tout occupé à maîtriser le jeune adolescent auquel il avait arraché la chemise sale pour le rudoyer et le soumettre. Il lui administra plusieurs baffes sur le haut du crâne, légères mais bien senties, pour bien lui signifier que c'était lui le plus fort, qu'il devait abandonner toute résistance et se montrer docile devant le sexe triomphant qu'il lui présentait. Le garçon tentait de résister. Il serrait les dents pour garder la bouche bien fermée malgré les coups de plus en plus violents assénés par l'homme. Ce dernier, excédé, le souffle se bousculant à mesure que son excitation augmentait, finit par le renverser au sol et se jeta furieusement contre lui.

Soudain, se sentant épié, il se releva, tourna la tête et avventura un regard épouvanté dans le triangle sombre de la forme silencieuse assise là à quelques mètres de lui. Il sentit toutes ses forces aspirées par l'énergie noire émanant de cet être incongru. La femme se releva soudain et le considéra une dernière fois avant de s'en retourner et disparaître comme elle était venue, sans bruit et par une issue qu'elle seule connaissait. Elle rattrapa un pan de son *haïk* dans un geste nonchalant et le renoua solidement autour d'elle, marquant ainsi une taille assez fine. Elle se détourna enfin de cet homme qui tombait ridiculement à la renverse pour aller s'éclater le crâne sur la marche qui menait à l'atelier situé au sous-sol d'un immeuble récemment construit par le BTP chinois à l'est de la ville d'Oran.

1 Les Chinois

Le commissaire Fadil avait vu s'élargir son champ d'action aux quartiers périphériques de l'ouest d'Oran, jusqu'aux Bas-Planteurs¹, à la faveur du redécoupage de districts dû au développement des nouvelles zones d'habitation. C'était justement là que Fatou et l'association d'infirmières œuvraient pour aider les clandestins. Tout en gardant la chose secrète, Kémal décida de tirer avantage de cette récente autorité en posant une surveillance discrète autour des consultations médicales improvisées dans la rue pour s'assurer que nul ne vienne les inquiéter. Il apportait ainsi un soutien détourné à la démarche de Fatou, offrant aux migrants un léger répit pour se soigner, eux et leurs enfants. Il prit garde cependant de ne rien dire à sa fiancée qui aurait vu là une manière de la surprotéger des malfrats qui rôdaient et faisaient la loi dans ces quartiers, profitant de la détresse des migrants. Ce qui en réalité n'était pas totalement faux...

« C'est d'ailleurs là-bas qu'a eu lieu la retentissante affaire du viol collectif d'une Camerounaise, fit Moss, consterné.

1. Quartier populaire au sud-ouest de la ville.

— Oui, du côté d'El-Hassi¹ plus précisément, répondit Fatou.

— Tu sembles bien renseignée, madame Fadil, s'étonna Moss.

— Pour le moment, la seule madame Fadil, c'est moi, déclara Léla tristement. Enfin... Tant que ce fils indigne ne se décidera pas à prendre cette beauté pour épouse !

— Léla ! On en a parlé des dizaines de fois, c'est une décision qui nous regarde, Fatou et moi... Arrête de nous mettre la pression ! Fatou, ne me dis pas que tu continues à te rendre dans ce cul de basse-fosse ? Je n'aimerais pas qu'il t'arrive des bricoles, reprit Kémal.

— Ben quoi ? Tu ne voudrais tout de même pas que je reste indifférente au sort de ces pauvres gens, rétorqua Fatou avec véhémence. J'ai traversé le désert en risquant ma vie plusieurs fois, je te rappelle. Et je viens d'un quartier encore plus minable qu'El-Hassi, ce ne sont pas ces petits connards qui vont me faire peur. »

Léla regardait la jeune femme avec admiration, en souriant doucement de voir son fils, tout commissaire qu'il était, rester sans voix devant tant de détermination. Décidément cette petite avait du répondant ! Elle pouvait mourir tranquille, son fils unique sera entre de bonnes mains.

« Tu devrais tout de même faire attention, intervint Léla, néanmoins inquiète pour sa future bru.

— Ne vous faites aucun souci, je n'y vais jamais seule. Dis-lui, Kémal ! Nous nous déplaçons en groupe, de préférence avec un interne pour les quartiers les plus craignos. Avec les autres infirmières, nous établissons un roulement. Nous recevons l'aide mensuelle d'une assistante sociale spécialisée dans le planning familial qui connaît déjà plusieurs familles sur place.

1. Bidonville en périphérie de la ville. Littéralement : le puits.

— J'ai cru comprendre que Meriem allait vous rejoindre, déclara Moss avant d'engloutir une montagne de couscous coiffée d'une demi-livre de viande d'agneau grasse et fumante.

— Oui, elle m'a dit qu'elle souhaitait nous donner un coup de main. En tant que psychiatre, je suis persuadée qu'elle trouvera plus facilement les mots pour reconforter les nombreuses jeunes femmes violentées dont le cas n'a pas été aussi médiatisé que celui de la Camerounaise... Cela dit, c'est grâce à elle et à son ami, le directeur du *Quotidien d'Oran*, que nous avons pu dénoncer de façon aussi retentissante ce crime odieux.

— D'autant plus odieux que les gendarmes auxquels la victime s'était adressée avaient refusé d'enregistrer sa plainte, ajoutant ainsi le sentiment de culpabilité à la souillure ! Elle était en situation irrégulière, grogna Moss.

— La totalité des migrants en Algérie sont des sans-papiers ! Le statut de réfugié n'existe pas, souviens-toi des difficultés que tu as eues pour m'obtenir un titre de séjour alors que tu es flic. Personne n'est à l'abri de l'arbitraire en uniforme, compléta Fatou tristement.

— L'arbitraire en uniforme, c'est exactement la formule qui convient, soupira Léla.

— Les deux militaires incriminés ont été envoyés en stage dans le désert pour quelques mois, histoire d'enseigner le Code de la route aux caravaniers et dresser des PV aux dromadaires en excès de vitesse. Je m'en suis personnellement occupé », conclut Kémal sans forfanterie.

C'était un de ces vendredis où Kémal et Léla recevaient Moss à manger. Comme dans toutes les familles, ils s'attardaient jusqu'au cœur de l'après-midi pour raconter la semaine qui venait de s'écouler, envisager celle à venir en sirotant un café

léger et parfumé. Fatou avait aidé Kémal à préparer le couscous la veille ; il aimait bien la sentir virevolter autour de lui dans la cuisine, l'entendre essayer d'accompagner le poste de sa voix cassée, troublante et douce. Le printemps tardait cette année. Il faisait étrangement froid avec un ciel bleu de glace et un soleil éclatant mais sans chaleur. Ils avaient célébré les fiançailles de Moss et de Firdaous, son ancienne stagiaire qui bossait à présent tout près de lui, au labo de pathologie. La fausse blonde avait su lui mettre la corde au cou, et il semblait plutôt satisfait que leur relation soit devenue stable. Il était définitivement amoureux et le méchant coup reçu sur la tête récemment avait dû lui remettre les idées en place... ou bien, au contraire, lui faire perdre la raison. Fatou appréciait d'autant plus Firdaous – qu'elle ne s'était pas fait prier pour rejoindre leur association de bénévoles. Kémal constatait avec une certaine fierté que sa belle Africaine avait un don particulier pour agréger les gens autour d'elle. Elle dissimulait derrière sa nonchalance élégante une volonté pugnace d'additionner et impulser des actions positives autour de son combat en faveur de quartiers déshérités et des pauvres qui s'entassaient dans les bidonvilles. Elle éprouvait l'impératif sentiment de rendre aux autres l'aide et une petite partie de l'affection qu'elle avait eu la chance de recevoir dès son arrivée à Oran avec sa rencontre avec Kémal.

Ce dernier se surprenait parfois à jalouser secrètement les jeunes internes qui gravitaient autour de sa belle et s'en était ouvert à Moss. Le légiste, croyant que son meilleur ami lui demandait de la surveiller, le prit mal et l'envoya bouler en lui affirmant qu'il avait passé l'âge de jouer les chaperons ou pire encore, le garde-chiourme au CHU, tout en lui rappelant que leur écart d'âge ne serait pas résolu pour autant. Suite à quoi, Kémal se sentit ridicule et s'en était voulu d'avoir douté de Fatou.

Kémal avait suivi de près le fait divers qui avait secoué la ville quelques semaines auparavant, le viol collectif d'une migrante africaine qui s'était vu refuser jusqu'aux premiers secours. L'histoire avait soulevé une vague d'indignation assez inhabituelle pour le pays car la mode n'était pas à la compassion envers son prochain de couleur noire, issu des nouvelles vagues migratoires de surcroît. Fatou et les autres membres de l'association d'infirmières bénévoles avaient été en première ligne car l'incident avait eu lieu dans le bidonville où elles rendaient visite aux oubliés, pauvres et parias qui vivotaient dans le dénuement au milieu de nuées d'enfants déscolarisés et voués à la mendicité aux abords des feux rouges d'Oran.

« Ce qui m'étonne, c'est qu'en ce qui concerne les Chinois, personne ne parle d'immigration, relança Fatou.

— Oui, c'est vrai. Et c'est d'autant plus paradoxal que nombre d'entre eux s'installent dans le pays alors qu'ils étaient supposés repartir dès la construction des grands ensembles achevée...

— Dans ce cas, on parle volontiers d'expatriation.

— Donc, en pratique, ce qu'on a sur les bras, c'est davantage un assassinat d'expatrié que de migrant, compléta Moss, profitant habilement du changement de sujet de discussion pour évoquer l'affaire de meurtre qui les occupait depuis la veille.

— Techniquement, oui. Mais on s'en fout. Pour moi, un macchabée reste un macchabée, et il semble que celui-ci soit plus important que les autres. Nos flics en chef se font taper sur les doigts par Alger. Il paraît que l'ambassadeur chinois est très mécontent.

— Les Chinois sont réputés pour leur susceptibilité, surtout lorsqu'un des leurs se trouve attaqué à l'étranger. Faut pas les

mettre en colère, déclara Moss en réprimant un rot que seule sa capacité thoracique surhumaine était capable de contenir.

— Ils ne sont pas les seuls à correspondre à ce portrait, il me semble ! Alors cette autopsie, qu'a-t-elle donné ?

— Kémal, je t'en prie, pas à table ! s'insurgea Léla. Bon, je vous laisse, je vais m'enfermer avec mon cigare et Oum Kalsoum. Y a l'autre braillard qui va démarrer son prêche... On va encore s'en prendre plein la gueule, nous les femmes. Je me demande ce que dirait sa mère si elle pouvait l'entendre proférer autant d'insanités sur nous autres.

— Étant donné l'âge avancé du gugusse, ça m'étonnerait qu'elle puisse l'entendre là où elle est », répondit Kémal avec férocité.

Léla joignit le geste à la parole et roula jusqu'à sa chambre. Au même moment, l'imam de la mosquée voisine commença son discours, le volume du haut-parleur à fond naturellement. Son appareillage émettait un petit larsen strident qui annonçait la mise *On* du micro. Le speech hebdomadaire avec son déferlement habituel sur les femmes, l'Occident, les mœurs légères, les femmes, l'Occident, les mœurs légères, les femmes, l'Occident... le cirque allait bientôt commencer.

« Figure-toi qu'une délégation importante a fait irruption dans mon service ! Deux types que je soupçonne être des diplomates chinois accompagnés du directeur du CHU lui-même sont venus réclamer le corps retrouvé la veille par tes collègues. Le patron sait pourtant parfaitement que je n'allais le traiter que dans l'après-midi, puisque tous les matins j'ai école...

— Ça alors ! Je trouve cet empressement tout à fait suspect, admit Kémal.

— Et moi donc ! J'ai tout de suite appelé la secrétaire du patron, une vieille connaissance qui ne peut rien me refuser, pour savoir ce qui se racontait en haut lieu.

— Heureusement que Firdaous n'est pas là pour t'entendre parler de tes conquêtes passées, glissa perfidement Kémal.

— Fifi sait tout à propos de mon ancienne vie...

— Ça a dû te prendre des mois pour tout lui raconter, plaisanta Fatou.

— Mille et une nuits, avoua-t-il avec gourmandise. L'assistante de direction m'a confié que les coups de fil depuis Alger tombaient comme pluie au printemps. Il était vaguement question d'une autopsie faite par des légistes venus de Pékin, comme si nous autres on était des blaireaux !

— Ils font comme avec le BTP, ils envoient leur propre main-d'œuvre pour que personne ne porte le pet en cas de malfaçon.

— Je confirme. Il y a eu plusieurs effondrements d'immeubles dans les nouveaux quartiers : le béton des fondations contenait plus de sable que de ciment... Ils nous amènent des blessés tous les mois, ajouta Fatou.

— Je suis au courant, c'est catastrophique. Mais, Kémal, je te connaissais beaucoup plus curieux, objecta Moss.

— Ton Chinois a été trouvé en dehors de mon périmètre. Il aurait pu faire un effort et mourir dans ma juridiction !

— C'est vrai qu'à deux rues près...

— Sinon, tu n'as vraiment pas eu le temps de voir ? Ça m'étonne de toi, renvoya Kémal.

— À peine une minute pour y jeter un œil, au moment où ils l'enfournaient dans le frigo.

— Et ?

— Un vague filet de sang séché sur les fringues, pas de quoi en faire une jaunisse. Un gros coup à l'arrière du caillou qu'on

ne remarque pas si on ne retourne pas le client. Mort violente. Peut-être un teint un peu verdâtre – suspect – et un visage crispé au moment de l'arrivée de la faucheuse, probablement.

— Les néons de la morgue ?

— Non, à vue de nez, j'ai pensé à un objet contondant ; les flics m'ont confirmé une rencontre violente avec une marche d'escalier, précisa Moss. Certainement au cours d'une bagarre, mais si j'avais eu plus de temps...

— Possible. Nous n'en saurons jamais davantage, soupira Kémal.

— Attends, attends, tu ne sais pas tout ! fit Moss en se délectant par avance de l'effet de son annonce.

— Tu vois que finalement, ce n'est pas qu'une question de temps, ironisa Kémal.

— Figure-toi que les deux flics arrivés en premier sur place ont constaté que le défunt avait le pantalon sur les pieds et son petit service trois-pièces au balcon.

— Fâcheux déguisement pour aller à la rencontre de son Créateur...

— Et tiens-toi bien, le détail a été soigneusement caviardé dans le rapport initial ! Hop ! Disparu. Les deux flics ont sûrement été priés de la fermer sous peine de se retrouver à nettoyer les latrines du commissariat de Canastel.

— Je comprends mieux à présent l'empressement de nos amis chinois », conclut Kémal.

Moss se leva pour partir et promit que lorsqu'ils admettraient un nouveau patient d'origine asiatique, il s'empresserait de l'ouvrir pour regarder dedans avant qu'il ne soit renvoyé dans son pays par la valise diplomatique.

Il était loin de se douter que sa prophétie était en train de se réaliser : les services de la morgue signaient au même moment le bon d'admission d'autres macchabées issus de la

communauté chinoise d'Oran. Le portable de Kémal sonna à la seconde où le légiste dévalait l'escalier de l'immeuble vieillot mais préservé de la rue Khémisti où habitait depuis toujours la famille Fadil. C'était le patron qui le convoquait d'urgence à son bureau.

« Mais chef, on est vendredi ! protesta Kémal qui voyait s'éloigner la perspective d'une soirée en tête à tête amoureux avec sa fiancée.

— Kémal, c'est un ordre d'Alger ! Ils te veulent sur cette affaire, mais je ne peux pas t'en dire plus au téléphone. »

Kémal raccrocha et courut à la fenêtre pour rappeler son ami qui s'apprêtait à rejoindre sa voiture.

Les chantiers de rénovation fleurissaient partout en ville, en particulier dans son district de la Marine qui subissait de plein fouet la fièvre immobilière qui s'était emparée d'Oran. La Marine attisait spécifiquement la convoitise des promoteurs car il se trouvait idéalement placé en première ligne, face à la Méditerranée, avec le port de pêche dans le prolongement de Châteauneuf et du boulevard du Front de Mer. Sidi Lahouari, anciennement La Marine, était âprement disputé car il demeurait le dernier bastion historique de la façade maritime à investir puisqu'à l'ouest, aucune extension n'était possible à cause de l'imposant mont Murdjadjo coiffé de son emblématique fort espagnol de Santa Cruz.

Les grandes artères du centre, ancien quartier européen d'immeubles bourgeois, retrouvaient progressivement leurs belles architectures, rénovées avec goût et respect du style originel. Le tout faisait que la ville était devenue un chantier à ciel ouvert où se bousculait une population toujours plus nombreuse et où cahotait une circulation interminable. Paradoxe d'une ville dont la mentalité des habitants ne suivait pas le

même mouvement que le ravalement des façades. Difficile de monter un échafaudage sur les mauvaises habitudes.

Le Cintra avait, pour le bonheur des puristes, retrouvé sa fonction de brasserie et ses nouveaux propriétaires, des gens cultivés probablement, avaient remis en place le tonneau-table sur lequel Camus écrivit une partie de *La Peste*.

Par petites touches, la ville tentait de retrouver son âme dans l'espoir que les hommes recouvrent la raison.

Le commissaire Fadil et Moss, chef du service de médecine légale et du labo de pathologie du CHU d'Oran, firent irruption dans le bureau du directeur de la police. Ce dernier trônait derrière son bureau de ministre en mâchonnant nerveusement une gomme à base de nicotine. Les forts mouvements masticatoires faisaient sursauter sa grosse moustache semblable à une énorme chenille noire et velue prise de convulsions. Le portrait du président, accroché juste au-dessus de sa tête, vous fixait avec insistance. Ce regard en papier glacé semblait plus vivant que celui du pauvre homme qu'on déplaçait de temps en temps devant les caméras pour assurer au peuple qu'il avait encore un chef vivant et qu'il n'y avait rien à craindre puisque tout était sous contrôle.

Kémal restait persuadé que le jour de l'annonce de la mort du vieux potentat, on verrait ressurgir le trouble à l'ordre public et l'incertitude. Ce pays était décidément dans l'incapacité de gérer une succession présidentielle avec la raison et la sérénité qu'imposait la démocratie. Avec la généralisation de l'usage des réseaux sociaux, la traînée de poudre se propagerait infiniment plus vite et serait plus complexe à gérer que les émeutes du pain de la fin des années quatre-vingt. La culture du soulèvement demeurait une composante de la société algérienne. Élevé puis abreuvé du mythe du défi permanent,

le peuple courageux qui fit plier le Goliath colonisateur avait gardé son âme guerrière ; sa fougue s'exprimait à présent de façon bien plus indigente et à toute occasion par des meutes de jeunes hommes oisifs voulant en découdre avec une société peu amène. Aujourd'hui, la baisse des revenus pétroliers du pays, qui importait la presque totalité de ses denrées alimentaires, faisait craindre le pire pour l'avenir. Fallait-il ajouter à cela l'incertitude politique...

Un type en costard marronâtre, de coupe démodée, se tenait debout, impassible ; il semblait sortir tout droit d'un film des années soixante-dix, une sorte de figurant d'*Omar Guetlato*¹ qui avait traversé le temps, mais sans la coupe afro. Il devait être l'envoyé d'Alger. Il proposa une main molle et sèche à serrer aux deux arrivants, en omettant ostensiblement de se présenter. Le directeur passa outre et ne fit même pas mine de réparer l'oubli. Il semblait préoccupé.

« Kémal, tu as bien fait de venir avec Moss. Oui, je sais, je vous arrache à vos familles en ce jour du Seigneur, mais dans notre métier, le vendredi, c'est un dimanche comme les autres, hein ! Là on a une affaire bien emmerdante et j'ai besoin de mes meilleurs éléments, affirma-t-il en se levant pour accueillir les deux hommes légèrement décontenancés.

— Certes, chef... C'est le boulot, convint Kémal avec amertume.

— Et monsieur... ? demanda Moss en s'adressant à Guetlato, tentant d'obtenir une réaction du type, juste pour voir s'il existait vraiment.

— Mes amis, l'heure est grave, reprit le patron, rejetant ainsi d'une pichenette méprisante l'allusion du légiste au sujet du costard marron. La communauté chinoise de notre belle

1. Film de Merzak Allouache sorti en 1977, devenu culte.

cité vit sous la menace. Nous avons des raisons de croire qu'on cherche à porter préjudice aux relations fraternelles entre notre pays et l'innombrable et séculaire République démocratique chinoise.

— Patron, à propos de mon dernier client justement...

— Je suis au courant, docteur Kadri, coupa net le directeur. Kémal, je te charge officiellement d'enquêter sur cette affaire, c'est un ordre. Je sais que l'endroit où on a retrouvé le défunt n'entre pas dans ton secteur, mais je ne vois personne d'autre pour débusquer rapidement les malfaisants qui en veulent à nos affaires étrangères, affirma-t-il en jetant un regard de renard intéressé à Guetlato.

— Je comprends. J'ai cru entendre par ailleurs que l'ambassade a tenu à récupérer rapidement le corps de la première victime et taire certaines rumeurs comme quoi...

— Commissaire Fadil, la police nationale n'a que faire des rumeurs : nous n'avons rien à cacher, bredouilla le directeur.

— Le type non plus, à ce qu'il paraît, ironisa Kémal en s'efforçant de garder son sérieux. J'espère qu'on aura un peu de temps pour le nouveau macchabée.

— Les nouveaux », précisa le patron.

Il souleva un dossier de couleur rouge aurolé d'une belle étoile d'or. Il portait l'inscription : CONFIDENTIEL ALGER/RPC. Il le tendit à Moss qui commençait à comprendre.

« C'est le rapport d'autopsie de la première victime, je suppose ? demanda Moss.

— Comment ça, les nouveaux ? coupa Kémal, sonné à retardement par l'information.

— Deux victimes supplémentaires retrouvées mortes dans l'appartement qu'ils occupaient en commun à Douar Belgaïd. Il s'agit d'un petit immeuble de plusieurs appartements où les

sociétés de BTP chinoises hébergent leurs cadres. J'ai réussi à obtenir vingt-quatre heures de mou avant que les corps ne soient évacués vers l'Orient mystérieux. Débrouillez-vous avec ça.

— Des cadres... Hum, je comprends mieux à présent l'empressement des autorités, le prolétaire peut crever... marmonna Moss amèrement.

— Il va falloir stopper l'hémorragie, mes amis. Prolétaires ou pas, unissons-nous ! Notre agent de liaison à l'ambassade de Chine m'a assuré de son entière collaboration », dit-il avant de se lever pour signifier la fin de l'entretien.

L'homme au costard n'avait pas bougé ; il se contentait d'observer par la fenêtre aux vitres sales l'horizon bouché de cette ville qui étouffait sous les gaz d'échappement.

Moss raccompagna Kémal et malgré l'heure tardive de fin de semaine, la circulation dans la ville restait folle. Les poids lourds et les petits autobus de transport public fumaient tout ce qu'ils pouvaient malgré la mise en place des contrôles techniques obligatoires. Les normes avaient manifestement été élargies et les seuils de tolérance « algérianisés », ne correspondant qu'à des niveaux admis exclusivement par les poumons algériens réputés pour leur qualité supérieure. Les véhicules de marques indiennes et chinoises ne répondant à aucune spécificité écologique moderne avaient inondé les routes du pays sous l'impulsion de l'État qui offrait des sommes d'argent importantes à tout jeune désireux de créer sa petite entreprise. Dans la majorité des cas, le demandeur en question, ne trouvant guère d'activité professionnelle car ni qualifié ni motivé, se contentait de tourner en rond en fumant des clopes et en écoutant du raï à fond les ballons, fenêtres baissées, paradant fièrement dans les avenues de la ville aux frais du contribuable. Il fallait uniquement justifier

du kilométrage pour se faire rembourser le gasoil. L'économie algérienne tournait à vide et produisait peu. *L'État ferait mieux de leur offrir une formation*, songeait Kémal. Depuis des années, le pouvoir finissant n'avait de cesse de payer la paix sociale pour faire oublier l'écart d'âge impossible qui existait entre les dirigeants du pays et les moins de trente ans qui composaient la majorité de la population.

*

Léla s'était repliée dans ses appartements pour le reste de la soirée ; elle ne dînait presque plus sur les recommandations de son médecin qui trouvait que malgré les séances avec la kiné, elle prenait un peu de poids. Léla avait étouffé un rire lorsque la praticienne lui en fit la remarque. Elle ? Grossir ? C'était bien la dernière chose qui lui viendrait à l'esprit ! Depuis qu'elle était clouée dans son fauteuil, elle refusait de considérer son corps. Ne prenait jamais le temps de l'examiner attentivement : il appartenait au passé. *Tiens, elle s'est mise à écouter Fairouz*, pensa Kémal en refermant derrière lui la lourde porte de l'appartement.

Fatou était installée dans l'immense bureau de Malek, le père de Kémal. Elle avait reçu carte blanche pour l'investir complètement. Il devenait ainsi l'annexe de leur petit appartement situé derrière la place d'Armes, acheté l'année dernière par Kémal qui voulait offrir un refuge à leur amour. Le bureau en était le prolongement. Il leur permettait d'être avec Léla tout en respectant son espace intime. La possibilité de la laisser seule, libre et autonome dans son propre environnement. Léla n'y allait pratiquement jamais.

Léla avait effectivement ressorti les disques de la chanteuse libanaise emblématique d'une époque révolue, celle où les femmes arabes pouvaient encore montrer leurs cheveux, porter des jeans